

## COMPTE RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

**FISET, Louise, (1989) *404 BCA Driver tout l'été*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 69 p. (avec des illustrations de Guy Rémillard)**

Je mijote un nouveau plan  
pour faire sauter  
les têtes de pétard  
et  
leurs mains galeuses  
et  
leurs lignes dirigées.  
Du bien comment penser  
Du bien quoi penser  
Du bien fill-in-the-blanks savoir penser (p. 9).

Dès les premiers vers, Louise Fiset annonce la couleur: sa poésie sera un cri de révolte. Révolte contre une société conformiste et corrompue, révolte contre l'hypocrisie d'un ordre symbolisé par les prêtres et les policiers, révolte contre la ville-étouffoir, cette "grange" où les gens ont

des poignées de terre dans la bouche  
Et les pieds enfouis loin, loin dans les blés,  
dans les blés (p. 50).

Dans la lignée du "terroriste" Arthur Rimbaud, la poétesse appelle à l'insurrection par la plume et ouvre le feu: crépitements des mots, vers éclatés sur la page, explosion d'images, rythme haché, texte criblé d'anaphores et de verbes à l'impératif...

Louise Fiset ne se fera pourtant ni "voyante" ni "voleuse de feu", mais chauffeur de taxi et, appareillant pour d'autres révoltes, *drivera* tout un été des danseuses exotiques à travers "le vaste

territoire du strip" de l'Ouest canadien. Un *trip* façon Charlebois ou Sam Shepard qui, au rythme de la conduite automobile, fait défiler villes et "belles plaines plates", images violentes et sonorités de guitare électrique, spectacles et décors-états d'âme, slogans publicitaires, souvenirs voilés et esquisses autobiographiques.

"Embarqué" de force à bord du texte, le lecteur plonge au royaume infernal du *peep-show*, là où les "lames" rôdent sournoisement dans l'ombre, où les mots trinquent et grésillent comme des néons incertains. Sur le ton gouailleur d'un bonimenteur de foire, Louise Fiset exhibe la faune bariolée et grand-guignolesque des naufragés de la vie. Et voici Caius Ricardo, fils de famille déchu, moitié-gigolo moitié-travesti, sentant "la bourrure du sein artificiel" (p. 35). Et voilà le vieux marin du Nord,

tout givré jaune  
parmi les glaces (p. 42)

de son whisky, le voyeur

caressant doucement  
son billet de loto (p. 29),

et puis le militaire, vautré, "pigeonnier suintant" et

grosse veine de gauche  
cloaquée (p. 15).

Autant de caricatures, de marionnettes en papier mâché, de pantins grotesques et désarticulés qu'elle promène sur la scène de ce théâtre nocturne en faisant cingler le fouet de ses antiphrases.

Mais déjouant l'attention de son lecteur, la poétesse disparaît derrière masques et miroirs, illusions et trompe-l'oeil. Pour se transformer fugitivement – car "Je est une autre" – en une de ces "petites fantaisies", femmes-fantasmes que Caius Ricardo, le "tyran du strip", réduira chaque soir, dans leur "cage", à un "numéro", "une jambe", "un sein", un indéfini: "elles", "on", "toi" (p. 35-37). Dépouillant ses mots de tout artifice, Louise Fiset ne craint pas de les mettre à nu et de nous livrer les multiples facettes de leur beauté noire et ambiguë.

Ornés de couleurs blafardes à la Verlaine, ses textes reflètent un monde qui se tapit dans le sordide et le cruel. Tirant leur véritable force et leur originalité d'une expérience vécue, ils ne cessent de marteler le lecteur de leurs signes rouges et noirs. Sous influx rock des années 70, cette poésie cuir et fer, en dénonçant-dévoilant

les ombres et les lumières de la nuit, a ouvert une «voix» nouvelle dans le «territoire» de l'écriture francophone de l'Ouest.

Ismène Toussaint  
Denis Combet

**MacKENZIE, Nadine (1990) *Le sosie de Nijinsky*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 118 p.**

Cyriac, un danseur des Grands ballets canadiens de Montréal, rédige son journal dans lequel il relate des faits troublants [...]

[...] Qu'advient-il de Cyriac, trop envoûté par le personnage de Nijinsky? [...]<sup>1</sup>

Il y a les «académiques», pour qui la danse rime avec les toiles de Degas, *Giselle ou les Wilis* de Théophile Gautier<sup>2</sup>, ou bien encore avec les clichés noir et blanc sur Serge Lifar... Il y a les «contemporains», pour qui la danse est une déstructuration, une fresque de mouvements sériels, une grâce métamorphosée des temps modernes au travers de Carolyn Carlson, Pina Bausch ou de Maghy Marin... Enfin, il y a les inconditionnels du faune mythique nommé Vaslav Nijinsky.

Impossible de ne pas déceler entre les lignes la passion de Nadine MacKenzie pour le célèbre danseur. La biographie de Vaslav Nijinsky en partie transposée dans *Le sosie de Nijinsky*, ne laisse pas indifférent le lecteur, tant par ses aspects psychologiques, que par la précision des événements relatés.

L'écriture de l'auteur véhicule un charme naturel, essentiel. L'essence même puisée aux sources canadiennes. Pas de préciosité. Le style est fluide, ponctué de mots-phares. Comme une vague efface l'autre, comme le geste du danseur coordonne souffle et expression, on remarque chez Nadine MacKenzie l'unité d'une forme, la franchise du mot sur un fond d'orange et de mystère.

Elle joue la carte de l'ambiguïté, ainsi que fut la vie de Nijinsky. Cyriac (le sosie de Nijinsky) évolue dans l'intemporel. Ses visions supplantent son quotidien. L'inconscient est en fièvre, un peu comme sut le décrire Yann Andréa dans *MD* (Éditions de Minit), à propos des hallucinations de Marguerite Duras, alors hospitalisée.